gique de l'innéité, Gall arrivait à un fatalisme plus absolu que tout ce qu'avaient pu concevoir sous ce rapport les métaphysiciens. Souvent il eut à se défendre de ce reproche légitime. Alors, il admettait que l'éducation avait la puissance de corriger les mauvais instincts ou de développer des facultés latentes : concessions graves, qui détruisent toute la doctrine; car comment démêler ce qui appartient à la nature de ce qui est le fait des institutions sociales? Le créateur du système lui a donné le nom de *cranioscopie;* c'est Spurzheim qui a changé ce nom en celui de *phrénologie*. Les phrénologues ont été très-nombreux; ils ont beaucoup écrit, mais sans jamais pouvoir élever leur théorie à la hauteur d'une science.

GALL (Ferdinand, baron DE), littérateur et publiciste allemand, né à Battenberg (duché de Hesse) en 1809. Il alla s'établir, en 1834, dans le duché d'Oldenbourg; devint, en 1842, intendant du théâtre grand-ducal, et fut appelé, en 1846, au poste d'intendant du théâtre royal de Stuttgard. M. de Gall s'est occupé d'une façon toute spéciale de réformes théâtrales, et a pris une grande part à la fondation de l'association des scènes allemandes. De 1848 à 1852, il a publié dans divers journaux politiques des articles dans lesquels il a attaqué avec une grande vivacité les idées libérales et révolutionnaires. En 1852, il fonda une feuille littéraire ayant pour titre : *Organe central des théâtres allemands*. Ses principaux ouvrages sont : *Voyage en Suède dans l'été de* 1836 (Brême, 1838, 2 vol.); *Paris et ses salons* (Oldenbourg, 1844-1845, 2 vol.); *Projet de réforme des théâtres allemands* (Oldenbourg, 1845).

GALLA, impératrice romaine, morte en 394 de notre ère. Elle était fille de Valentinien Ier. Lors de l'invasion de l'Italie par l'usurpateur Maxime (387), l'impératrice Justine se rendit avec son fils Valentinien II et sa fille Galla, à Thessalonique, auprès de Théodose. Celui-ci, captivé par les charmes de Galla, demanda sa main et l'obtint (387), mais à la condition qu'il rétablirait Valentinien II sur le trône. Galla eut une fille appelée Galla Placidia. Elle fut chassée de Constantinople par son beau-fils Arcadius, pendant que Théodose combattait en Italie, et mourut peu après en mal d'enfant.

GALLA PLACIDIA, fille de Théodose. V. PLACIDIE.

GALLAIRE s. f. (gal-lè-re — rad. *galle*). Bot. Syn. de MÉDINILLE, genre de plantes.

GALLAIS (Jean-Pierre), littérateur et publiciste français, né à Doué, près de Saumur, en 1756, mort en 1820. Il entra dans l'ordre des bénédictins, professa la philosophie, jeta le froc aux orties, se maria à l'époque de la Révolution, et devint un des soldats de la phalange de publicistes soudoyés par la cour pour la défense du trône et de l'autel. Il prit part à la rédaction du *Journal général* et publia plusieurs pamphlets, dont l'un, intitulé : *Appel à la postérité sur le jugement du roi* (1793), coûta la vie au libraire Weber et valut à Gallais quelques mois d'incarcération. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il fut l'un des rédacteurs de la *Quotidienne* et du *Censeur des journaux*, n'échappa que par la fuite à la proscription du 18 fructidor, recommença bientôt à écrire dans les feuilles royalistes, et eut, après le 18 brumaire, la direction du *Journal de Paris*, qu'il conserva jusqu'en 1811. Rallié à Bonaparte, il avait obtenu, en 1800, la chaire d'éloquence à l'Académie de législation. En 1809, il sollicitait, mais en vain, la place de censeur de la librairie. Après la deuxième Restauration, il devint le correspondant littéraire des empereurs d'Autriche et de Russie. Les ouvrages historiques de Gallais, médiocres sous tous les rapports, pleins de passion et d'inexactitudes, n'ont eu qu'une vogue de parti. Les principaux sont les suivants : *Histoire persane* (Paris, 1789); *Extrait d'un dictionnaire inutile, composé par une société en commandite, et rédigé par un homme nul, à* 500 *lieues de l'Assemblée nationale* (Paris, 1790, in-8°); *Démocrite voyageur* (Paris, 1791, in-4°); *Appel à la postérité sur le jugement du roi* (Paris, 1793, in-8°; 1814, in-8°); *Catastrophe du Club infernal* (1793); *Dialogue des morts* (1793), signés *Pilpay;* le 18 *Fructidor, ses causes et ses effets* (1795 ou 1799, 2 vol. in-8°). Sur la fin de sa vie, Gallais préparait une nouvelle édition de cet ouvrage, qui est peu exact et peu estimé; *Etudes de littérature, d'histoire et de philosophie, extraites de nos meilleurs ouvrages par MM. de Lévizac et Moysant et rédigées sur un plan entièrement neuf, etc.* (Paris, 1812, 2 vol. in-8°); *Histoire du* 18 *brumaire et de Bonaparte* (Paris, 1814-1815, in-8°); *Histoire de la révolution du* 20 *mars* (Paris, 1815, in-8°); *Mœurs et caractères du dix-neuvième siècle* (Paris, 1817, 2 vol. in-8°); *Histoire de France depuis la mort de Louis XVI jusqu'au traité de paix du* 20 *novembre* 1815, *pour servir de suite à l'Histoire de France d'Anquetil* (Paris, 1820, 2 vol. in-8° ou 3 vol. in-12; 1821, 3 vol. in-12); *Tableau historique et chronologique des principaux événements de l'histoire du monde depuis sa création jusqu'au* 1er *octobre* 1820. Gallais a revu les *Essais de littérature française, etc.*, de Crawford (1815, 3 vol. in-8°). Cet auteur a, en outre, donné des articles à la *Biographie universelle* de Michaud et collaboré à divers journaux. Il a laissé un manuscrit qui a pour titre : *Considérations sur les hommes et les choses de la Révolution*.

Parmi les nombreuses épigrammes dont cet écrivain a été l'objet, on remarque celle de Mercier :

Qui se nomme Gallais? — Un gros bénédictin,
Le seul qui de son corps ne sût pas le latin.

GALLAIT (Louis), peintre belge, né à Tournay en 1810. Il fit ses études artistiques d'abord dans sa ville natale, puis à Anvers et à Paris, où il passa plusieurs années. Depuis 1835, il a principalement exposé en France, où il est plus connu qu'en Belgique. On a remarqué parmi ses nombreux tableaux : le *Duc d'Albe dans les Pays-Bas;* les *Musiciens ambulants;* la *Mort de Palestrina; Job avec ses amis; Montaigne visitant le Tasse;* la *Bataille de Cassel;* la *Prise d'Antioche;* le *Couronnement de Baudouin, empereur de Constantinople;* le *Maréchal de Gontaut;* l'*Abdication de Charles-Quint; Art et liberté;* la *Tentation de saint Antoine; Honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Horn après leur supplice;* la *Mort d'Egmont*. M. Gallait, membre de l'Académie royale de Belgique, a obtenu une deuxième médaille en France en 1835, ainsi que la croix en 1841. Il a été élu, en 1870, membre associé à l'Académie des beaux-arts de Paris.

GALLAM. V. GALAM.

GALLAMIQUE adj. (gal-la-mi-ke — rad. *galle*). Se dit d'un acide dérivé du tanin, et que l'on prépare en traitant ce dernier corps par un mélange d'ammoniaque et de sulfite d'ammoniaque.

GALLAND (Pierre), savant philologue français, né à Aire en 1510, mort en 1559. Il fut professeur d'éloquence et de langue grecque, et devint recteur de l'Université de Paris en 1543. Il défendit la philosophie d'Aristote contre Ramus, eut pour amis Budé, Vatable, du Bellay, et pour élève, Turnèbe. On a de lui, entre autres ouvrages, de bonnes *Observations sur Quintilien*, insérées dans les diverses éditions de cet auteur, et l'ouvrage suivant, publié par Baluze : *Petri Castellani, magni Franciæ eleemosynarii, vita* (1674, in-8°).

GALLAND (Auguste), écrivain et généalogiste français, mort vers 1645. Il fut successivement avocat au parlement de Paris, procureur général de la Navarre, conseiller d'Etat et membre du conseil privé. Galland se livra à de longues recherches au sujet du droit du roi sur les domaines de la couronne aliénés ou usurpés. Il a composé un assez grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Discours sur l'état de la ville de La Rochelle* (Paris, 1626, in-4°); *Traité du franc-alleu sans titre* (1629); *Des anciennes enseignes et étendards de France* (1637); *Mémoire pour l'histoire de Navarre et de Flandre* (1648, in-fol.), etc. Il a laissé en outre plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres : *Traité des Albigeois et des Vaudois; Histoire de la Réforme en France; Des généalogies des familles nobles de France et de Paris* (10 vol. in-fol.).

GALLAND (Antoine), orientaliste et antiquaire, célèbre par sa version française des *Mille et une nuits*, né à Rollot, près de Montdidier (Picardie), en 1646, mort à Paris en 1715. Enfant d'une famille d'artisans, il fut placé par charité au collége de Noyon, acheva ses études au collége du Plessis, à Paris, et suivit plus tard les cours de langues orientales du Collége de France, fut attaché à l'ambassade de Constantinople (1670) et retourna encore deux fois dans le Levant, chargé de missions scientifiques. Pendant son long séjour en Orient, il acquit une connaissance approfondie des langues, des mœurs et de la littérature des peuples au milieu desquels il vivait, recueillit une grande quantité d'inscriptions, de dessins, de marbres, de manuscrits, etc., et fut nommé, en 1701, membre de l'Académie des inscriptions, puis professeur d'arabe au Collége de France (1709). Galland a laissé un nombre considérable d'écrits de numismatique, d'antiquités, d'histoire orientale, des traductions, etc. Mais son principal titre littéraire, ou du moins le travail qui a rendu son nom populaire, est sa traduction française des *Mille et une nuits, contes arabes* (Paris, 1704-1717, 12 vol. in-12), ouvrage dont un nombre considérable d'éditions n'a pas épuisé le succès. Cette version est faible de style et d'une couleur un peu effacée; mais la narration en est aisée, simple et naturelle. On regrette aussi que le traducteur ait omis de donner en français les nombreuses poésies dont sont parsemés les récits originaux. La meilleure édition est celle de Caussin de Perceval (1806), avec une suite inédite. Parmi les autres ouvrages qu'on doit à Galland, nous citerons : *Paroles remarquables, bons mots et maximes des Orientaux* (Paris, 1694); *Lettres touchant l'histoire des quatre Gordiens, prouvée par les médailles* (Caen, 1696); *De l'origine et des progrès du café*, trad. de l'arabe (1699); les *Contes et fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, traduits d'après une version turque (Paris, 1724, 2 vol.), etc. Enfin il a laissé, outre un nombre considérable de Mémoires, publiés dans le *Journal de Trévoux*, le *Journal des savants*, les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, etc., une quinzaine d'ouvrages manuscrits. — Son neveu, Julien GALLAND, étudia également les langues orientales et remplit les fonctions de drogman dans le Levant. Il a publié : *Recueil des rites et cérémonies du pèlerinage de la Mecque* (Paris, 1754) et *Tableau de l'Empire ottoman* (Paris, 1757).

GALLAND (André), prêtre de l'Oratoire, savant écrivain ecclésiastique, né en 1709 à Venise, de parents français, mort en 1779. Il s'est fait connaître par d'importantes publications, dont la principale est la *Bibliotheca græco-latina veterum Patrum.* (Venise, 1765-1781, 14 vol. in-fol.), collection renfermant 380 auteurs, et plus complète que la *Bibliotheca maxima Patrum.* Il a publié, en outre, *De Vetustis canonum collectionibus* (Venise, 1779, in-4°) et laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

GALLANS (Jean DES), alchimiste français, né au commencement du XVIe siècle, mort en 1568. Jean des Gallans, sire de Pezerollez, avait l'esprit trop enclin au merveilleux pour suivre la carrière ordinaire des seigneurs français. A l'époque où il vivait, l'alchimie possédait au plus haut degré le privilége d'éveiller la curiosité et de séduire l'imagination. Elle exerça sur l'esprit de Jean des Gallans une fascination irrésistible. Lui aussi, après tant d'autres, il se livra à la recherche de l'insaisissable *pierre philosophale*, et crut l'avoir trouvée; il s'en vanta avec tant d'assurance que la nouvelle en vint aux oreilles du roi Charles IX. Ce prince fit donner au sire de Pezerollez cent vingt mille livres en échange de son procédé.

La Bibliothèque impériale de Paris possède dans sa riche collection de manuscrits la copie du traité que Charles IX et son frère le duc d'Anjou passèrent avec Jean des Gallans avant de lui faire commencer ses expériences de transmutation métallique. On peut voir dans cet acte combien étaient considérables les avantages accordés au seigneur alchimiste. On y lit, en effet, que si le sieur de Pezerollez réussit dans son opération, il lui sera compté une somme de cent mille écus d'or en espèces, et assuré une rente annuelle de 100,000 livres tournois. En attendant l'époque fixée comme terme de l'œuvre, une somme de 1,200 écus doit lui être délivrée chaque mois.

Le traité signé, Jean des Gallans fut installé dans un laboratoire, avec tous les appareils nécessaires à l'exécution de son entreprise. Le roi y vint souvent secrètement, et nul de ses contemporains ne fut tenu au courant de ces faits. Charles IX, en effet, au moment où il avait signé le traité, n'avait que seize ans, et bien qu'investi de l'autorité royale, il n'avait donné à son acte aucun caractère officiel, pour n'être pas obligé de prendre des témoins ou des confidents.

Connaissant ces détails, Jean des Gallans crut pouvoir facilement abuser de l'inexpérience et de la crédulité du jeune roi. Soit qu'il connût d'avance l'inutilité de ses recherches, soit qu'il s'aperçût plus tard que ses efforts restaient infructueux, il déserta son laboratoire, emportant les sommes considérables qu'il avait déjà reçues. Charles IX, furieux de voir échapper l'occasion de faire de l'or, furieux aussi d'avoir été trompé, fit rechercher activement Jean des Gallans. Celui-ci, bientôt arrêté, fut condamné à mort et pendu en 1568.

GALLANT (port), havre de l'Amérique du Sud, détroit de Magellan, sur la côte S.-O. de la presqu'île de Brunswick, par 53° 41′ 42″ de lat. S. et 74° 20′ 59″ de long. O. C'est le meilleur port de tout le détroit; il est parfaitement abrité, et, par la tranquillité de ses eaux, ressemble à un vaste étang. Le fond en est très-uni, et la profondeur convenable.

GALLAPAGOS. V. GALAPAGOS.

GALLARATE, ville d'Italie, prov. et à 31 kilom. N.-O. de Milan; 5,279 hab. Importante filature de coton; commerce actif. Cette ville, fondée, dit-on, par une légion romaine nommée *Gallerita*, était autrefois très-florissante.

GALLARDON, bourg et commune de France (Eure-et-Loir), cant. de Maintenon, arrond. et à 19 kilom. de Chartres, au confluent de la Voise et de la Remarde; 1,667 hab. Extraction de pierres meulières, fours à chaux, vannerie. Ce bourg, l'un des points les plus curieux du pays chartrain, possède les ruines d'un donjon élevé au XIe siècle par Geffroi, vicomte de Châteaudun, et que Dunois, après en avoir chassé les Anglais, fit démanteler en 1442. Ces ruines, connues sous le nom d'*Epaule de Gallardon*, couronnent une éminence qui domine le cours de la Voise. L'église, construite par les religieux de l'abbaye de Bonneval, vers le commencement du XIIe siècle, offre dans son architecture un mélange des styles roman, gothique et de la Renaissance. Le chœur est un chef-d'œuvre de grâce et de légèreté. Dans la ville, on voit une belle maison du XVe siècle, en bois sculpté.

GALLARGUES (LE GRAND-), bourg et commune de France (Gard), cant. de Vauvert, arrond. et à 21 kilom. S.-O. de Nîmes, sur une colline, près du Vidourle, dans une situation très-pittoresque; 2,081 hab. Teinture de tournesol; exportation considérable de draps destinés à envelopper le fromage de Hollande. De la forteresse, qui soutint des siéges nombreux au moyen âge, il ne subsiste plus qu'une tour et des pans de remparts. Le pont jeté sur le Vidourle, un peu au-dessous de Gallargues, est attribué aux Romains, et il marque, suivant quelques archéologues, le lieu où était la ville d'*Ambrusium.*

GALLARS (Nicolas DES), en latin **Gallarius**, seigneur de Saules, près de Paris, et pasteur de l'Eglise réformée. On ignore l'année et le lieu de sa naissance. Il était pasteur à Genève vers 1543, et vint à Paris pour y exercer les fonctions du ministère évangélique; mais la persécution l'en chassa promptement. Sous le règne d'Elisabeth, les protestants réfugiés en Angleterre ayant obtenu l'autorisation de se réunir et de tenir des assemblées demandèrent un pasteur à Genève. Calvin leur envoya des Gallars, qu'il estimait beaucoup et qui s'acquitta noblement de sa mission. Au colloque de Poissy, il joua un rôle important, qui lui attira l'estime et la reconnaissance de tous ses coreligionnaires. Appelé comme pasteur à Orléans, en 1564, il eut l'honneur de présider le cinquième synode national, qui se tint à Paris l'année suivante; en 1570, il fut élu secrétaire du synode national de La Rochelle. Jeanne d'Albret, qui avait entendu parler de lui, le nomma son ministre et l'amena à Paris. C'est lui qui assista cette reine infortunée à son lit de mort. On croit qu'il mourut peu après la Saint-Barthélemy. Il a laissé divers ouvrages entièrement oubliés. Nous citerons : *Defensio pro Farello et collegis ejus adversus Petri Caroli theologastri calumnias* (Genève, 1545, in-8°); traduction latine du *Traité de la Cène*, de Calvin (1548, in-8°); traduction latine de l'*Inventaire des reliques*, de Calvin (1548, in-8°); *Notes sur le Nouveau Testament avec une préface* (in-8°); *Traité de la divinité de Jésus-Christ contre les ariens* (Orléans, 1565); *D. Irænei opera cum annotationibus* (Paris, 1570, in-fol.).

GALLAS, peuple de l'Afrique orientale. Les Gallas occupent au sud de l'Abyssinie, jusqu'au delà de l'équateur, un pays beaucoup plus grand que la France, et dont aucun Européen n'a jusqu'à présent franchi les limites, si ce n'est au nord sur un ou deux points extrêmes qui confinent au pays des Abyssins. C'est à ces parties du nord que se rapporte une lettre de Mgr Massaya, vicaire apostolique des Gallas et Sidamas, que nous citons un peu plus bas. On sait quel rôle considérable les Gallas ont joué depuis trois siècles dans les affaires de l'empire abyssin, et sous quelles effroyables couleurs les Portugais du XVIe siècle, à l'époque de leurs bonnes relations avec le négous, nous ont représenté ces redoutables voisins, dont les fréquentes incursions dans les provinces occidentales de l'Abyssinie ont abouti à l'occupation permanente d'une partie de ces territoires. Les Gallas, malgré leurs habitudes errantes et leur barbarie dans les combats, ne sont pourtant pas ce que nous représentent les lettres des anciens missionnaires, une horde de sauvages d'aspect hideux et de mœurs féroces. C'est une belle race à peau claire et à cheveux lisses, qui n'a rien de commun avec les peuples nègres. Le pays absolument inexploré que leurs tribus remplissent et d'où leurs émigrations ont rayonné, de toute antiquité sans aucun doute, en diverses directions, est un foyer auquel se rattachent de nombreux et importants problèmes d'ethnologie africaine. Les renseignements suivants sont extraits des *Annales de la propagation de la foi* (1865).

« Ce qu'on appelle le pays des Gallas n'est autre chose que le prolongement méridional du plateau de l'Abyssinie, ou plutôt c'est la partie sud de la vaste et magnifique contrée connue des géographes sous le nom de plateau Ethiopien. L'ensemble de ce plateau (en Abyssinie et en dehors de l'Abyssinie) nourrit aujourd'hui une population qui peut s'élever à 12 millions de personnes. Je ne crois rien exagérer en disant que si les calculs des voyageurs européens qui ont porté à 3 millions le chiffre de la population en Abyssinie sont exacts, les Gallas et les Sidamas du sud doivent faire ensemble un total de 9 millions d'âmes. Les diverses langues parlées par ces peuples (les Abyssins, les Gallas et les Sidamas) n'ont presque pas de point de contact entre elles, si on les considère au point de vue de la ressemblance et de la dérivation des mots. Néanmoins le système grammatical est le même pour toutes, et par ce côté elles se rattachent incontestablement à la grande famille des langues sémitiques. » Ajoutons que cette opinion concorde parfaitement avec les travaux philologiques publiés dans ces derniers temps par le docteur Barth sur les langues parlées dans l'Afrique centrale. « Au point de vue moral et intellectuel, poursuit la lettre de Mgr Massaya, ces divers peuples se ressemblent assez. La corruption des mœurs abyssines est connue; sous ce rapport, les Sidamas ou habitants du Kafa laissent encore les Abyssins bien loin derrière eux. Les Gallas sont un peu moins corrompus que les deux autres peuples.... Du reste, comme presque toutes les races agricoles, celles-ci sont douces, bienveillantes et hospitalières durant la paix, et se montrent braves jusqu'à la témérité pendant les guerres, hélas! si fréquentes qui désolent ces contrées. Joignez à ces qualités une grande adresse des mains en même temps qu'une intelligence qui se rapproche assez de l'intelligence européenne, mais qui a peut-être quelque chose de plus fin, et une grande facilité pour apprendre les langues, et vous aurez une idée assez exacte de l'intelligence et du cœur des habitants de la haute Ethiopie.... On aurait tort de se figurer ces pays comme un seul royaume sous un seul chef, ou même comme une confédération

de plusieurs petits Etats. Ils renferment au contraire un nombre presque infini de petits Etats parfaitement indépendants les uns des autres, et affectant les formes de gouvernement les plus différentes. Le Kafa forme à lui seul un royaume, et c'est le plus grand de tous; viennent ensuite par ordre de grandeur le *Djemmakaka*, le *Gouma*, le *Guéra*, le *Goma* et le *Néra :* ce sont autant de royaumes dont les chefs, à l'exception de celui du Kafa, ont déjà embrassé l'islamisme. Après ces royaumes viennent un nombre assez considérable de principautés moins importantes, parmi lesquelles nous ne citerons que celle de *Djinjiro*. Les habitants de ce pays sont les plus cruels du plateau, et même les seuls qui soient véritablement cruels. Les sacrifices humains sont encore en honneur parmi eux, et, à l'époque de l'intronisation d'un nouveau prince, il se passe là, quoique heureusement sur une moins vaste échelle, quelque chose d'analogue à l'horrible fête des coutumes du Dahomey, dont les missionnaires de l'Afrique occidentale vous ont entretenu. A côté de ces royaumes il y a encore environ quinze petites républiques, dont les plus importantes sont celles de *Goudron* et du *Djemmalagamara*. Du reste, républiques ou royaumes, les coutumes (car il n'y a pas dans ces pays de lois écrites) sont à peu de chose près les mêmes dans les divers Etats. Chez eux, comme chez nous, la propriété est la base de l'ordre social, et nous devons ajouter à notre honte qu'elle est plus respectée chez eux que chez nous. » La polygamie est permise chez les Gallas, mais elle est peu pratiquée. Si quelques chefs ont embrassé l'islamisme, le paganisme le plus grossier, c'est-à-dire le fétichisme, est la religion du peuple. Le christianisme commence à pénétrer parmi ces populations.

GALLAS (Matthias), général autrichien, né à Trente vers 1589, mort à Vienne en 1647. Malgré son immense réputation, il ne fut qu'un des généraux secondaires de la guerre de Trente ans. Il n'était pas au-dessous de la férocité de l'un des héros de cette guerre, Wallenstein, mais il n'avait pas ses talents. Il avait servi sous Tilly pendant la guerre contre le Danemark (1625). Envoyé en Italie en 1629, il prit Mantoue et la livra au massacre et au pillage pendant trois jours. Ce fait d'armes est considéré comme l'une des plus épouvantables exécutions militaires des guerres modernes. Il combattit ensuite en Bohême et en Saxe, sous Wallenstein, dont il gagna la confiance et dont il livra les projets à l'empereur. Aussi hérita-t-il, après la chute de ce général, de son titre de duc de Friedland et du commandement en chef. Il battit le duc Bernard à Nordlingen, essuya lui-même quelques échecs contre Wrangel et Bauer (1637-1638), et dut déposer le commandement, qu'il reprit en 1643, mais sans pouvoir triompher de Torstenson. En 1645, il fut encore battu à Yankowitz.

GALLAS (Edouard, comte de **CLAM-**), général autrichien, né en 1805. Il entra au service en 1823, fut promu major en 1835, major général en 1846, et, lors de la guerre d'Italie en 1848, il commanda une brigade du 1er corps de l'armée autrichienne. Il se distingua à Santa-Lucia, à Goito et dans d'autres batailles de la même année, fut chargé d'aller porter à Vienne la nouvelle de la prise de Milan, et donna de nouvelles preuves de bravoure pendant la campagne de 1849. Après la bataille de Novare, il fut attaché à l'armée de Hongrie avec le grade de feld-maréchal-lieutenant, y eut le commandement d'un corps séparé, établit, en s'emparant de Cronstadt, les communications entre l'armée autrichienne et les Russes commandés par Luders, et battit les insurgés en diverses rencontres. Lors de la réorganisation de l'armée, il fut appelé au commandement du 1er corps. Au début de la guerre d'Italie, en 1859, il conduisit, en toute hâte, ses troupes en convois de chemin de fer, et, à peine arrivé, prit part à la bataille de Magenta, où il combattit sur l'aile droite contre Mac-Mahon. A Solferino, il eut encore à lutter contre ce même général et remporta d'abord quelques avantages, qui n'eurent cependant aucune influence sur le résultat final de la bataille. A la paix, il fut promu général de cavalerie, mais conserva toujours le commandement du 1er corps et fut nommé en outre général commandant dans la Bohême. En 1865, il est devenu grand intendant de la cour de Vienne.

GALLATE s. m. (gal-la-te). Chim. Sel fourni par la combinaison de l'acide gallique et d'une base.

GALLATIN, rivière des Etats-Unis d'Amérique, dans la partie occidentale du territoire de Nebraska. Elle descend du versant oriental des montagnes Rocheuses, et débouche dans le Missouri, après un cours de 220 kilom. du S. au N.

GALLATIN, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Tennessee, à 80 kilom. N.-E. de Nashville, sur le chemin de fer de cette ville à Louisville; 2,700 hab. ‖ Gallatin est aussi le nom de deux comtés des Etats-Unis, situés, l'un dans l'Etat de Kentucky, l'autre dans l'Etat de l'Illinois.

GALLATIN (Abraham-Albert-Alphonse), homme d'Etat américain, né à Genève (Suisse) en 1761, mort en 1849. Il partit en 1780 pour l'Amérique du Nord, embrassa avec ardeur la cause des colonies insurgées contre l'Angleterre, et se fit tellement remarquer par son courage, qu'il reçut bientôt le commandement du fort Passamaquoddy. Après le rétablissement de la paix et la reconnaissance de l'indépendance des Etats-Unis par la Grande-Bretagne (1783), Gallatin devint professeur de littérature française à Harvard. Il abandonna peu de temps après cette chaire pour acheter des terrains dans la Virginie, puis dans la Pensylvanie, s'occupa d'économie agricole, et se fit recevoir citoyen des Etats-Unis. C'est en 1789 qu'il débuta dans la vie politique comme membre de la convention chargée de reviser la constitution de la Pensylvanie. Il s'y fit remarquer par ses connaissances théoriques et pratiques, non moins que par la fermeté de ses opinions libérales, fut réélu, l'année suivante, à la chambre de l'Etat de Pensylvanie, et nommé, en 1793, membre du sénat des Etats-Unis. Cette dernière élection ayant été annulée par le sénat, deux districts de l'Union choisirent simultanément Gallatin pour leur représentant au Congrès, où il siégea jusqu'en 1801. A cette époque, le président Jefferson le nomma secrétaire des finances, et il travailla activement à l'amélioration du trésor public. En 1809, Madison offrit à Gallatin le portefeuille des affaires étrangères, qu'il refusa, préférant garder celui des finances. La guerre ayant éclaté, en 1812, entre les Etats-Unis et l'Angleterre, la Russie proposa sa médiation aux deux puissances; mais le gouvernement anglais préféra traiter directement avec le cabinet de Washington, et Gallatin, nommé à cet effet ministre plénipotentiaire, se rendit à Gand, où il signa le traité de paix du 24 décembre 1814. L'année suivante, cet homme d'Etat conclut avec la Grande-Bretagne une convention commerciale. Depuis cette époque, il fut successivement ministre plénipotentiaire en France (1816-1823) et en Angleterre (1826). De retour aux Etats-Unis, il abandonna les affaires publiques, rentra dans la vie privée, et employa ses loisirs à étudier à fond les questions de finances, de banque, d'instruction publique, etc. Gallatin était un orateur brillant, un négociateur habile, un économiste de l'école d'Adam Smith, c'est-à-dire libre échangiste. De Humboldt, qui entra en correspondance avec lui, le regarde comme un des hommes les plus spirituels de son temps. Il fut président de la Société historique et ethnologique, qu'il fonda à New-York, où il passa les dernières années de sa vie, et remplit, jusqu'en 1839, les fonctions de président de la Banque nationale de cette ville. Ses ouvrages les plus importants sont : *Mémoire sur les limites du Nord-Est* (New-York, 1843); *Tableau des tribus indiennes dans les Etats-Unis et dans les possessions anglaises et russes au nord de l'Amérique*, publié dans les *Transactions and collections of the american antiquarian Society* (Cambridge, 1836). Gallatin a publié, en outre, de remarquables articles sur des questions d'archéologie, dans les *Transactions* de la Société ethnologique de New-York.

GALLAUDET (le révérend Thomas HOPKINS), philanthrope américain, principal de l'asile pour les sourds-muets d'Hartford (Connecticut), né à Philadelphie en 1787, mort en 1851. Il était pasteur d'une congrégation à Portsmouth, dans le New-Hampshire, lorsque son attention fut attirée sur les sourds-muets par la fille d'un de ses amis, le docteur Cogswell, laquelle se trouvait dans cet état. Il entreprit d'instruire la malheureuse enfant, et, à force de patience et d'intelligence, il parvint à développer les dispositions qui se trouvaient à l'état latent dans le cerveau de la pauvre petite infirme. Cet heureux résultat frappa le docteur Cogswell, qui en fut amené à supposer que d'autres enfants sourds-muets pourraient être instruits par l'emploi des mêmes procédés. De la pensée à l'exécution, il n'y a qu'un pas. M. Cogswell résolut de consacrer tous ses efforts à atteindre ce but. A cette époque, les Etats-Unis ne possédaient encore aucun asile pour les sourds-muets. Les personnes que cette question pouvait intéresser furent invitées à se réunir en société pour en fonder un. A cet effet, M. Gallaudet fut invité à donner sa démission de pasteur et à partir pour l'Europe, afin d'étudier les différents systèmes employés dans les institutions de ce genre qui existaient déjà. Il arriva en Angleterre durant l'été de 1815, et demanda à essayer, dans l'asile des sourds-muets de Londres, la méthode qui lui avait si bien réussi; mais cette permission lui fut refusée, et on l'autorisa seulement à assister aux leçons quotidiennes des jeunes sourds-muets. Cette proposition entraînant pour Gallaudet une perte de temps de trois années, il refusa et partit pour Edimbourg, où, avait-il entendu dire, il existait un excellent asile; mais il fut encore repoussé de ce côté, et dut partir pour Paris, où l'abbé Sicard, alors directeur de l'école des sourds-muets, le reçut avec bonté et se mit cordialement à sa disposition pour lui procurer tous les renseignements nécessaires à ses études et à ses recherches. Gallaudet fit un si bon usage des facilités qui lui étaient accordées, qu'il put retourner en Amérique à la fin de 1816. Grâce à l'abbé Sicard, il était accompagné de Laurent Le Clerc, sourd-muet, jadis élève de l'école, et qui était devenu un des meilleurs instituteurs de Paris. A son arrivée en Amérique, M. Gallaudet fut nommé président de la Société pour l'éducation des sourds-muets et immédiatement placé à la tête du premier asile américain. M. Le Clerc fut nommé professeur adjoint. La récompense de tant d'efforts ne se fit pas attendre, et le succès le plus complet en fut le couronnement. Avec l'aide de M. Le Clerc, Gallaudet établit un système d'instruction basé sur celui de l'abbé Sicard, mais cependant différent de celui-ci. Il a, dit-on, beaucoup de rapports avec celui de Pestalozzi. En 1830, la faiblesse de sa santé obligea Gallaudet à se démettre de la direction de l'asile d'Hartford; mais il ne cessa point pour cela de s'intéresser à l'établissement qu'il avait si puissamment contribué à fonder, ainsi qu'à toutes les questions qui se rattachent de près ou de loin à l'éducation des sourds-muets. Il devint ensuite chapelain de l'Asile national des aliénés, et, en dépit de sa mauvaise santé et de son grand âge, il sut apporter d'intelligents adoucissements au traitement des malheureux insensés. Lors de la mort de cet homme de bien, les sourds-muets américains se sont réunis pour lui élever, à Hartford, un monument dont le dessinateur et l'architecte étaient deux sourds-muets.

GALLAY (Jacques-François), célèbre corniste français, professeur au Conservatoire de Paris, né à Perpignan en 1795, mort en 1864. A l'âge de dix ans, il commença l'étude du solfége, et son père lui donna quelques leçons de cor; mais ce fut instinctivement qu'il apprit les ressources et le mécanisme de l'instrument. Un accident survenu au premier cor du théâtre de Perpignan permit au virtuose de quatorze ans de jouer le solo de cor qui se trouve dans l'opéra des *Visitandines*, de Devienne, et il fut vivement applaudi. Les artistes qui venaient à Perpignan l'excitaient à se rendre à Paris. Cependant, malgré leurs instances, son père ne pouvait consentir à cette séparation; enfin, en 1818, une société musicale se fonda à Perpignan, et Gallay en fut nommé directeur. Vers le même temps, Ozi, fils du professeur de basson de ce nom, s'établit comme professeur dans cette ville. Gallay lui demanda des leçons d'harmonie, et, six mois après, il exécutait dans un concert un solo de cor de sa composition, qui fut acclamé avec enthousiasme. Enfin, en 1820, M. Gallay se rendit à Paris, où il fut accueilli par Dauprat, qui le fit entrer au Conservatoire dans sa classe. Après une année d'étude, il remporta le premier prix. En 1825, il entra à l'orchestre des Italiens; fut appelé, en 1832, à faire partie de la musique particulière du roi Louis-Philippe, et succéda, en 1842, à M. Dauprat dans les fonctions de professeur de cor au Conservatoire. Les succès de ce virtuose l'ont placé au rang des cornistes les plus habiles et les plus célèbres. Un son franc et pur, même dans les notes bouchées, une irréprochable justesse, une grande sûreté d'attaque et une étonnante netteté dans l'exécution des traits, telles sont les principales qualités du talent de M. Gallay; mais on lui reproche d'avoir borné l'étendue du cor et d'avoir voulu, à l'instar de Frédéric Duvernoy, se renfermer dans les sons mixtes, engendrant à la longue une monotonie qui nuit à la perfection de l'exécution. On doit à ce corniste onze œuvres pour cor solo ou avec accompagnement d'orchestre, et des duos pour cor et piano, ou cor et harpe.

GALLE s. m. (ga-le — latin *gallus*, grec *gallos*, même sens qu'en français). Antiq. Prêtre de Cybèle, en Phrygie : *Les infâmes institutions des* GALLES *et des hiérodules venaient de la Phénicie.* (Renan.)

— **Encycl.** De la Phrygie, le culte de Cybèle s'étendit rapidement en Grèce, en Syrie et dans tout l'empire romain. Lucien nous a laissé une description de la cérémonie de l'ordination des *galles*. « A la fête de la déesse se rend un grand nombre de gens, tant de la Syrie que des régions voisines; tous y portent les figures et les marques de leur religion. Au jour assigné, toute cette multitude s'assemble au temple; quantité de *galles* s'y trouvent et y célèbrent leurs mystères; ils se tailladent les coudes et se donnent mutuellement des coups de fouet sur le dos. La troupe qui les environne joue de la flûte et du tympanon. Tout ceci se passe hors du temple, et la troupe qui fait toutes ces choses n'y entre pas. C'est en ces jours-là qu'on fait les *galles.* Ce son des flûtes inspire à plusieurs des assistants une espèce de fureur, et alors le jeune homme qui doit être initié jette ses habits, et, faisant de grands cris, vient au milieu de la foule, où il dégaîne une épée et se fait eunuque lui-même. Il court, après cela, par la ville, portant entre ses mains les marques de sa mutilation; il les jette ensuite dans une maison, et c'est en cette maison-là qu'il prend l'habit de femme. »

Les *galles* jouissaient d'une fort mauvaise réputation; ils allaient, comme les bateleurs de nos jours, de ville en ville, portant des statues de Cybèle et s'accompagnant avec des cymbales et des crotales; ils chantaient en fort mauvais vers les louanges de la déesse, afin de se faire donner des aumônes par les gens simples. Lorsque la recette ne montait pas à leur gré, ils feignaient d'entrer en fureur, afin d'effrayer le peuple, et alors chacun s'empressait de donner son obole. Ils rendaient aussi des oracles, qu'ils vendaient aux personnes assez peu intelligentes pour payer fort cher quelques piètres vers. Cicéron nous dit que la loi des Douze Tables permettait aux *galles* de demander l'aumône à certains jours, à l'exclusion de tous autres mendiants. Ils marchaient accompagnés sans cesse par de vieilles femmes qui marmottaient certains vers, et prétendaient jeter des charmes pour troubler les familles. Les pérégrinations continuelles des *galles* exprimaient les voyages de Cybèle. L'*archigalle* était le grand prêtre de la terre et le chef de tous les ministres de son culte; il portait la tiare, était vêtu d'une large robe de pourpre et portait au cou une chaîne d'or qui lui retombait sur la poitrine. Il était choisi dans une famille patricienne et était entouré d'une grande vénération.

Pour mieux faire connaître combien les mœurs des prêtres de Cybèles étaient décriées, même en Asie, où les mœurs n'ont jamais été sévères, nous allons citer encore un passage où Apulée fait parler un âne qui avait été acheté pour le service de ces prêtres. « On me passe au cou une petite corde de jonc et l'on me livre à Philèbe (prêtre de Cybèle), qui, s'emparant de ma personne, se hâte de me conduire à son logis. Il n'en eut pas plus tôt touché le seuil, qu'il s'écria : « Mes- » demoiselles, je vous amène un charmant pe- » tit sujet dont je viens de faire l'emplette. » Les demoiselles en question, qui n'étaient autres qu'une troupe d'efféminés voués au plus infâme libertinage, se mettent à danser de joie et font entendre un charivari de voix cassées, rauques et discordantes, croyant trouver dans le nouveau venu quelque jouvenceau qui allait les relayer dans leur sale ministère. Quand ils eurent vu qu'il s'agissait non pas d'une biche en guise de fille, mais d'un baudet en guise de garçon, voilà tous les nez qui se froncent par ironie et les sarcasmes qui pleuvent sur le patron. Il s'était, disaient-ils, procuré ce luron-là non pour le service du logis, mais pour son usage personnel. « Ah! n'allez pas l'absorber à vous tout » seul, ajoutaient-ils; il faut bien que vos pe- » tites colombes puissent parfois en tâter à » leur tour... » Il y avait dans ce taudis un jeune gars de forte encolure, excellent joueur de flûte, que la communauté avait acquis du produit de ses quêtes. Son office était d'accompagner de son instrument les promenades de la déesse et de servir à double fin aux plaisirs des maîtres du logis... Le lendemain, voilà tous mes gens qui sortent du logis dans le plus hideux travestissement. Chamarrés de toutes couleurs, le visage barbouillé de glaise et le tour des yeux peint, ils s'étaient affublés de mitres et de robes jaunes de lin ou de soie. Quelques-uns portaient des tuniques blanches, bariolées de languettes flottantes d'étoffe rouge et serrées avec une ceinture. Tous étaient chaussés de mules jaunâtres. On me charge de porter la déesse, soigneusement enveloppée d'un voile de soie; mes gens retroussent leurs manches jusqu'à l'épaule, brandissent des coutelas et des haches, et s'élancent bondissant, vociférant, au son de la flûte. La bande passe sans s'arrêter devant quelques pauvres demeures et arrive devant la maison de campagne d'un seigneur opulent. Dès l'entrée, ils débutent par une explosion de hurlements; puis ce sont des évolutions fanatiques, des renversements de tête, des contorsions du cou qui impriment à leur chevelure un mouvement de rotation désordonné. Leurs dents, par intervalle, vont chercher leurs membres, et, avec leurs couteaux à deux tranchants, ils se font au bras mainte incision. »

Durant leur longue carrière, les *galles* avaient porté différents noms et modifié l'objet de leur culte. A l'époque où les décrit Apulée, on avait identifié le culte de Cybèle, celui de la déesse syrienne Mylittas et celui d'Isis, qui portaient collectivement le titre de *grande déesse mère*, et leurs prêtres portaient le nom de *métrargyrtes*, par allusion à leur profession de prêtres quêteurs et mendiants. On les appelle ailleurs *cubèbes*, *combabes*, et enfin *corybantes*, à cause de leurs danses circulaires, qu'ont retenues d'eux les derviches tourneurs.

GALLE s. f. (ga-le — lat. *galla*, même sens). Bot. Excroissance pleine et arrondie, qui se forme par l'extravasation de la séve, et que détermine la piqûre d'un insecte : *Les* GALLES *du chêne sont les plus généralement connues.* (Bonnet.) *Presque toutes les plantes donnent naissance à des* GALLES *différentes.* (A. Karr.) *Nous ne connaissons que les* GALLES *les plus communes.* (Boitard.) ‖ *Galle vraie*, Celle qui contient une ou plusieurs larves d'insectes. ‖ *Galle fausse*, Celle qui n'offre pas la même particularité. ‖ *Noix de galle*, Galle du chêne employée dans la teinturerie, la fabrication de l'encre ordinaire, etc. ‖ *Galle de bédégar*, Galle de rosier sauvage.

— Archéol. *Tours de galle*, Vieilles tours ainsi nommées, soit parce qu'elles sont construites de *galets*, anciennement *galles*, soit parce qu'elles ont été bâties par les Gaulois.

— Techn. *Remonter en galle*, Travailler le rouge des Indes, en le faisant passer, à deux reprises, par les apprêts huileux et les mordants de galle et d'alun.

— Entom. Espèce de cochenille.

— **Encycl.** Bot. Les *galles* sont des excroissances de formes diverses, produites sur les végétaux par les piqûres de certains insectes appartenant à divers groupes, mais surtout au genre *cynips*. Ces productions bizarres, qui